



HAL
open science

Proust et la philosophie : lectures croisées (françaises, allemandes, anglophones) et réflexions génériques

Vincent Ferré

► **To cite this version:**

Vincent Ferré. Proust et la philosophie : lectures croisées (françaises, allemandes, anglophones) et réflexions génériques. Vincent Ferré, Karen Haddad. Proust, l'étranger, Rodopi, p. 129-146, 2010, CRIN. hal-00783983

HAL Id: hal-00783983

<https://hal.science/hal-00783983>

Submitted on 2 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Proust et la *philosophie* :
lectures croisées (françaises, allemandes, anglophones) et réflexions génériques »

Vincent Ferré, université Paris 13 – Paris Nord, CENEL

Evoquer Proust nous a paru s'imposer dans le cadre de ces discussions sur l'incertitude, *A la recherche du temps perdu* étant marquée tout d'abord par une incertitude générique : la question du statut de l'œuvre (est-ce un roman ?) fait, aujourd'hui encore, l'objet d'un débat. Cette incertitude est liée, ensuite, à un jugement de valeur, la *Recherche* ayant parfois été critiquée parce qu'elle ne relevait pas du genre romanesque, aux yeux de ses censeurs. L'incertitude est également à rattacher à la présence de *philosophie*, de *théorie* ou d'*essai* dans l'œuvre proustienne ; leur statut, leur nature mêmes, sont frappés du sceau de l'incertitude, et en entraînent à leur tour une dernière, relative au sens – cette théorie intégrée dans une fiction romanesque engage évidemment l'interprétation de l'œuvre.

Il s'agira ici de confronter des lectures allemandes, anglaises, américaines et françaises considérant *A la Recherche du temps perdu* comme une œuvre « philosophique », comme un roman exemplaire dans sa manière d'accueillir la pensée, pour montrer le caractère relatif de cette assimilation à la *philosophie*, très ancrée dans des domaines culturels et linguistiques donnés. La comparaison porte ici sur les commentateurs et sur les catégories qu'ils utilisent, afin de poser des jalons d'un dialogue critique entre les exégèses proustiennes française, allemande et américaine récentes¹.

Pourquoi privilégier ici la *philosophie* comme objet d'étude ? C'est que l'on tourne souvent autour de la question de sa nature dans l'œuvre proustienne, sans l'envisager directement. Pour évoquer des colloques récents, dont le titre contient le terme même, on notera que les conférences sur « Proust et la philosophie aujourd'hui », organisées par Miguel de Beistegui, Mauro Carbone et Eleonora Sparvoli en Italie en septembre dernier² entendaient « se mesurer [...] à tout ce que la *Recherche* ne cesse d'offrir [...] de philosophiquement impensé »³, à travers des interventions portant sur les rapports entre Proust et Bergson, la question de la morale, la dialectique entre transparence et opacité, les études de philosophie du jeune Proust, ou encore l'expérience de la mort – mais il n'y avait pas d'intervention sur le type ou la nature de la *philosophie* contenue dans la *Recherche*. Quelques mois plus tôt, la journée d'étude (à l'ENS de la rue d'Ulm) consacrée à « Proust dans l'œil des philosophes » (mars 2006), portait sur les réminiscences, le temps, l'expérience ou la vérité ; si Anne Simon a proposé une typologie des usages de cette œuvre chez les philosophes et avancé une explication globale de sa « plasticité », de la diversité de ces usages, le colloque n'évoquait pas directement le statut de ce « philosopher interne » (expression qu'Anne Simon préfère au terme de « philosophie »).

Au-delà de ces deux exemples, on notera un phénomène plus général de distorsion, dans l'utilisation que fait la critique proustienne d'analyses de référence sur la question de la philosophie, comme celle de Deleuze. S'il est fréquemment invoqué pour ses réflexions sur les signes, en revanche son examen de la dialectique entre philosophie et critique de la philosophie, qui constitue pourtant un point important de son *Proust et les signes*, est très peu pris en compte par les commentateurs proustiens – alors qu'elle apparaît centrale à l'auteur

¹ Rappelons que ces journées préparaient le colloque international « Proust : dialogues critiques » qui s'est tenu à Paris X et Paris XIII du 25 au 27 mars 2009.

² Les actes du colloque ont paru depuis : M. Carbone, E. Sparvoli (éd.), *Proust et la philosophie aujourd'hui*, Pise, Editions ETS, 2008, 352 p.

³ M. Carbone, « Préface », *ibid.*, p. 10.

d'un ouvrage de synthèse sur la question, *Littérature et philosophie. Le gai savoir de la littérature*¹. Dans le chapitre consacré à la « philosophie du roman », Camille Dumoulié choisit en effet d'accorder une place importante aux lectures proposées par Descombes et Deleuze, qu'il rejoint en évoquant la *Recherche* dans son rapport à l'« anti-logos ». Pourquoi cet aspect n'est-il pas envisagé par la critique proustienne², qui part souvent du postulat qu'il y a de la philosophie dans *A la recherche du temps perdu* ?

Il paraît donc important d'interroger le présupposé même de ces analyses et d'un certain nombre de publications récentes, qui considèrent que la relation entre Proust et la philosophie passe – en particulier – par la présence de philosophie dans son roman. Et, pour commencer³, il convient de réfléchir à la validité du terme même de philosophie, employé par nombre de commentateurs proustiens⁴. A la notion d'incertitude va ainsi venir s'ajouter celle de relativité, justement appelée par notre démarche comparatiste, et qui s'imposera au fil d'une double comparaison, entre la critique proustienne française et quelques titres emblématiques des critiques anglophone et germanophone d'une part, d'autre part entre Proust et un autre auteur de la modernité (Broch, en l'occurrence).

Une œuvre exemplaire ? Catégories et relativité culturelle

La première étape⁵, que je résumerai ici, a consisté à interroger le statut exemplaire de la *Recherche*, œuvre qui provoque un aveuglement de la part de nombreux critiques lorsqu'il est question (pour m'en tenir au cas qui m'intéresse ici) de la présence de théorie dans le roman. Au livre récent de Bernard Brun⁶ qui énumère quelques fausses évidences attachées à Proust, on peut ajouter celle-ci : l'œuvre proustienne est convoquée systématiquement par les critiques français comme exemple de « roman philosophique », de roman « contenant de la philosophie », de la théorie ou encore de l'essai, en particulier *Le Temps Retrouvé* et *Sodome et Gomorrhe*⁷. Cette apparente évidence cache en réalité de profondes divergences quant à la manière de nommer et de comprendre cette théorie : toutes ces interprétations, loin de se

¹ Camille Dumoulié, *Littérature et philosophie. Le gai savoir de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2002, 192 p.

² Ces textes critiques postulent la présence de philosophie ou (ce qui est tout aussi révélateur d'une conception entrée dans les mœurs) y font référence en passant. Aux exemples que j'ai analysés ailleurs, on peut ajouter celui d'un article consacré au romanesque dans *Sodome et Gomorrhe*, qui utilise des formules apparemment naturelles : « Parvenu à la quatrième section au cœur de son cycle dogmatique, l'auteur de la très philosophique *Recherche*... » (Luc Fraisse, « Proust et le pacte romanesque », *Poétique*, 142, avril 2005, p. 227).

³ Le travail sur cette question s'est poursuivi dans une analyse portant sur la nature de la théorie présente dans la *Recherche* – voir « La saveur de l'essai : Proust et l'essai fictionnel », in *Poétique*, 158, mai 2009, p. 193-214 et « The nature and status of theory in *Le Temps retrouvé* », in Adam Watt (éd.), *Le Temps retrouvé, Eighty Years After/80 ans après* [actes du colloque de Royal Holloway, Université de Londres, 17-19 décembre 2007], Oxford-Berne, P. Lang, 2009, p. 195-208.

⁴ Ce travail prend place au sein d'une problématique plus large, celle des rapports entre littérature et philosophie, étudiés par plusieurs membres des deux équipes de Paris 10 (centre « Littératures et poétiques comparées ») et de Paris 13 (Centre d'études des nouveaux espaces littéraires) associées dans l'organisation de ces trois journées d'étude : voir en particulier C. Dumoulié, *op. cit.* ; Anne Tomiche et Philippe Zard, *Littérature et philosophie*, Arras, Artois Presses Université, 2002, 324 p.

⁵ Cf. V. Ferré, « “[...] ne fût-ce que par tradition et sur la foi de tant d'exemples” : essai et philosophie dans *A la recherche du temps perdu* et *Die Schlafwandler* », in E. Bouju, G. Hautcoeur, A. Gefen et M. Macé (dir.), *L'exemplarité*, Rennes, PUR, 2007, p. 73-80 – les grandes lignes de cet article sont résumées ici (sans les exemples) pour les besoins de la démonstration qui suit.

⁶ Bernard Brun, *Marcel Proust*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2007, 126 p.

⁷ On prendra garde de ne pas confondre la question de l'essai avec celle de la philosophie. La première fait l'objet de l'article déjà cité (« La saveur de l'essai... ») et d'une enquête plus complète, du point de vue des textes critiques pris en compte, dans *L'essai fictionnel : Proust, Broch, Dos Passos* (à paraître chez H. Champion, coll. « Recherches Proustiennes »), qui interroge également la fonction de cette théorie présente dans trois romans – la *Recherche*, *Die Schlafwandler* (*Les Somnambules*) et *USA*.

combiner, tendent à s'invalider, sans que cette difficulté soit prise en compte par les critiques. En outre, la fausse équivalence entre *essai* et *philosophie* (*a fortiori* si ces termes ne sont pas définis clairement) ou le postulat implicite sur la nature fictionnelle du *je* de l'essayiste, pour ne citer que deux exemples, ne sont jamais remis en question dans ces analyses.

A la recherche du temps perdu bénéficie manifestement des prérogatives des chefs d'œuvre, des textes *intouchables* ; ou du moins, des textes inaccessibles à certaines questions, comme s'ils étaient victimes (pour reprendre l'expression par laquelle Swann désigne l'attitude du Faubourg Saint-Germain, qui refuse de se mêler à la bourgeoisie), d'un *noli me tangere* critique¹ conduisant à considérer comme des évidences certains faits qui devraient être remis en question – à la différence près qu'ici, ce n'est pas l'œuvre qui nous interdit d'approcher.

Comment, alors, dépasser ce constat initial ? Un rapprochement avec des critiques et des auteurs étrangers peut mettre au jour l'inscription dans des traditions culturelles et dans le temps, des appellations et catégories utilisées pour appréhender l'œuvre proustienne. La comparaison avec *Les Somnambules* de Hermann Broch fait alors apparaître le caractère faussement naturel de cette référence automatique (en France) à l'œuvre de Proust, ignorée de la critique allemande portant sur l'*Essayismus* (la présence de théorie, *d'essai*, dans le roman). Qu'un auteur soit ignoré ou systématiquement cité sur le même sujet, en fonction de la culture des critiques – parce qu'inversement, on ne parle jamais de Broch dans les livres français consacrés à la philosophie dans le roman, à quelques exceptions près – nous apprend-il quelque chose sur la pertinence de cet usage ? L'importance du contexte culturel du critique, qui fait passer pour allant de soi des identifications qui sont des constructions, se voit à l'inverse dans le fait que l'ouvrage publié en 1997 sous la direction d'Ursula Link-Heer et Volker Roloff², *Marcel Proust und die Philosophie*, est exemplaire d'une autre évidence, qui consiste à parler de *Philosophie* (et non d'essai, donc) à propos de la *Recherche* lorsque l'on est un critique de langue allemande. Les chapitres n'interrogent pas cette assimilation, manifestement évidente, mais s'intéressent aux relations entre Proust et les philosophes du XIX^e siècle, ceux du XX^e (Schopenhauer, Bergson, Heidegger en particulier), ou encore au rôle du sentiment, à la vérité, aux moralistes, au sublime, à l'idéalisme, etc. Là encore, l'œuvre proustienne peut être rapprochée de celle de Broch, également envisagée par la critique germanophone dans ses rapports avec la philosophie mais (ce qui le distingue de Proust) aussi avec l'essai, indifféremment.

Tout le monde sait qu'*A la recherche du temps perdu* est (suivant les critiques et le pays) « un roman-essai »... ou « à moitié un essai, à moitié un roman »... ou encore « un roman qui contient de la philosophie » : cette connaissance *a priori* supposée chez le lecteur doit en réalité être interrogée. La comparaison avec la critique et des auteurs de langue allemande permet non seulement de constater à quel point nos catégories sont ancrées culturellement – ce dont nous n'avons pas forcément conscience lorsque nous écrivons – mais aussi de faire apparaître les difficultés posées par les désignations, en elles-mêmes (ainsi de la *philosophie*) ou dans leur association (lorsque les termes de *philosophie* et *d'essai* sont utilisés de manière indifférenciée, comme de stricts équivalents). Dans le premier cas : les tenants de la présence de *philosophie* dans le roman proustien n'affrontent jamais les objections (pourtant célèbres) de Bakhtine à propos de jugements similaires portés sur Dostoïevski, ni l'évolution des conceptions du narrateur au fil de la *Recherche* (songeons à la formule

¹ « Quelle divination dans ce *noli me tangere* du faubourg Saint-Germain ! » (Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, in *A la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, vol. I, p. 283). Swann cite les paroles que l'on attribue à Jésus approché au tombeau par Marie Madeleine (*Jean*, xx, 17).

² Ursula Link-Heer, Volker Roloff (éd.), *Marcel Proust und die Philosophie*, Francfort-Leipzig, Insel, 1997, 256 p. Sont pris en compte ici les contributeurs de langue allemande.

emblématique de la lettre à Rivière où Proust se présente comme « forcé de *peindre les erreurs* »¹) ; en outre, s'ils se réclament parfois de l'usage du terme *philosophie* dans l'œuvre même, c'est sans prendre en compte l'extrême instabilité et la polysémie du nom chez Proust. Dans le second cas, les deux textes théoriques les plus célèbres sur l'essai (ceux d'Adorno et de Lukács), qui soulignent l'opposition entre ce dernier et la philosophie (dans leur objet et leur démarche) semblent ignorés par les critiques utilisant les deux termes comme des synonymes².

L'exemple de la *philosophie* montre bien les pistes de réflexion qu'une confrontation de traditions critiques peut faire surgir ; il ne faudrait pas, toutefois, exagérer les oppositions entre ces traditions critiques, tant diffère la compréhension des mêmes termes employés au sein d'une aire linguistique.

A première vue, et pour résumer à grands traits les résultats d'une enquête plus exhaustive, l'identification de la théorie proustienne est plutôt homogène du côté allemand (qui la perçoit comme de la *philosophie*) tandis qu'en France coexistent deux termes, *essai* et *philosophie* ; et il semble que cette dernière désignation ait la faveur des commentateurs anglais et américains. De manière révélatrice, l'un des textes fondamentaux de la critique américaine du XX^e siècle, l'*Anatomie de la critique* de Northrop Frye (1957), ne propose d'ailleurs pas d'entrée « essai » dans son glossaire ; et l'entrée « fiction » présente la définition suivante, englobante, typique d'une confusion entre fictionnalité et littérarité : « Fiction : forme littéraire, comportant la présentation d'un texte verbal, écrit ou imprimé : romans ou essais, par exemple. » [« FICTION : Literature in which the radical of presentation is the printed or written word, such as novels and essays. »]³

En réalité, comme le montrera l'exemple d'un livre récent et de deux ouvrages de référence, plus anciens, un problème de terminologie affecte certaines analyses anglophones, qui reposent sur une conception floue de ce qu'elles nomment *philosophie*. La comparaison de ces textes montrera qu'il convient de rester prudent lorsque l'on confronte les approches critiques publiées dans une même langue.

La critique anglophone et la *philosophie* chez Proust (1) : Landy ou le rêve d'un système

Joshua Landy a fait parler de lui il y a trois ans pour *Philosophy as Fiction: Self, Deception, and Knowledge in Proust* (2004)⁴, qui présente *A la Recherche du temps perdu* – les premières pages, relayées par la quatrième de couverture, attirent lourdement l'attention du lecteur sur ces aspects – comme le « paradigme de l'hybridité générique » parmi tous les romans du XX^e siècle, en ce qu'elle serait à la fois « philosophique [...] et littéraire » : à partir de cette œuvre exemplaire de la « littérature philosophique », on pourrait selon lui « extraire [...] un système philosophique cohérent »⁵.

Certaines recensions ont mis l'accent sur l'avancée épistémologique que constituerait l'ouvrage de Landy dans l'analyse des relations entre philosophie et littérature. Pour présenter cet ouvrage, on peut retenir, tout d'abord, l'affirmation que la *Recherche* aurait besoin d'être

¹ « Je suis donc forcé de *peindre les erreurs*, sans croire devoir dire que je les tiens pour des erreurs ; tant pis pour moi si le lecteur croit que je les tiens pour la vérité » (lettre à J. Rivière du 6 février 1914 ; *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Paris, Plon, 1985, vol. 13, p. 99-100).

² Pour citer un article déjà évoqué, Luc Fraisse emploie indifféremment « essai théorique », « philosophie », « composante [...] théorisante » ou encore « doctrine » (*art. cit.*, p. 235).

³ Northrop Frye, *Anatomie de la critique*, trad. de G. Durand, Paris, Gallimard, 1969, p. 434 (*Anatomy of Criticism* [1957], Princeton, Princeton University Press, 1990, p. 365).

⁴ *Philosophy as Fiction: Self, Deception, and Knowledge in Proust*, New York, Oxford University Press, 2004, X, 255 p. (toutes les traductions sont de mon fait).

⁵ Texte de la deuxième de couverture.

réhabilitée : à l'en croire, on aurait perdu de vue la « profonde signification philosophique » d'un texte qui peut pourtant « apporter une importante contribution à la philosophie » (p. 4). Cette assertion paraît étrange dans un contexte américain où Deleuze est encore si présent, où Martha Nussbaum et David R. Ellison¹ – pour ne citer que ces deux noms – ont proposé plus récemment des interprétations d'ordre philosophique prenant appui sur la *Recherche* ; plus étrange encore du point de vue français, après les analyses d'Anne Henry et de Ricœur, ou encore de Descombes.

Que penser alors de la mise en garde de Landy ? Celui-ci assortit en effet d'une condition la promesse de gain philosophique : il est nécessaire de bien lire la *Recherche*, en « reconstruisant en détail les arguments avancés par Proust, à la fois à travers ce que le narrateur dit » (au sujet du « processus mental ») mais aussi à travers « ce qu'il ne parvient pas à dire » (p. 4). Il s'agit, en réalité, de bâtir un *système* à partir de théories contradictoires, censées en former un de manière implicite : pour *révéler* ce système caché, le remettre sur pied (*reconstruct*, dit le critique américain, p. 4), il convient d'utiliser un procédé qui se veut astucieux. Il faut faire entendre la position de l'auteur sous la parole du narrateur, qui n'est pas considéré seulement comme le porte-parole de Proust ; il s'agit de le faire parler afin d'« extraire un système philosophique cohérent, puissant et original » (p. 8).

Laissons de côté d'autres développements, qui semblent aux yeux de certains de ses lecteurs constituer des avancées et des découvertes propres à Landy – l'idée que la vérité est subjective et liée au point de vue, mais qu'il est possible d'accéder à une certaine connaissance ; ou encore que le livre de Proust permet au lecteur de lire en soi, etc. Laissons de côté tout ce qu'il y a de répétitif, dans le propos de Landy, près de 50 ans après la parution de *Mensonge romantique et vérité de romanesque* (1961) de Girard, qui affirmait déjà, de manière tout aussi discutable mais avec bien plus de panache, être capable d'exprimer plus clairement ce que le texte de la *Recherche* dit maladroitement². Laissons de côté, enfin, toutes les objections qui viennent à l'esprit : l'éclatement de la théorie proustienne, son évolution au fil de l'œuvre et l'impossibilité de la constituer en système, mais aussi son rapport à la philosophie (que l'on songe, par exemple, aux analyses de Deleuze sur l'anti-logos) ou encore l'identité problématique du narrateur... autant de difficultés que Landy n'affronte pas, alors qu'elles mettent sa thèse à mal.

Retenons plutôt la manière dont Landy s'en prend frontalement à une interprétation qu'il présente comme majoritaire ; interprétation selon laquelle (ainsi qu'il la résume) la « philosophie de Proust n'est pas tenable, mais est sans originalité ni intérêt » (p. 4). Les attaques se précisent lorsque Deleuze est nommé, mais réduit à quelques formules où Proust apparaît sous sa plume comme un platonicien ; Landy lui fait la leçon, estimant que Proust n'est pas réductible au philosophe grec, pas plus qu'à Schopenhauer (c'est ici Anne Henry qui est visée, p. 6). On comprend alors indirectement – indirectement seulement, et cela doit être souligné – ce que Landy appelle *philosophy* lorsqu'il égrène des noms de philosophes en affirmant à chaque fois que Proust ne peut se confondre avec eux : Landy choisit de revenir sur une question qui ne se pose plus en ces termes depuis bien longtemps, et feint de voir des difficultés où il n'y en a plus – alors même que la question des relations entre littérature et philosophie chez Proust comporte bien des aspects qui restent à explorer. Le lecteur a ainsi l'étrange surprise le voir s'en prendre longuement à Anne Henry, vingt ans après Ricœur et sans rien apporter de nouveau à l'analyse de *Temps et récit* ; ou encore, revenir de manière très superficielle sur le rapport de Proust et Bergson, etc., avant de proposer son

¹ Voir en particulier, de Martha Nussbaum, *Love's Knowledge: Essays on Philosophy and Literature*, Oxford, Oxford UP, 1991, 403 p. ; et, de D. Ellison, en français, sa contribution dans *Proust et l'Orient*, dossier des *Cahiers littéraires de la revue égyptienne en langue arabe*, coordonné et présenté par Anne Simon, 709, février 2007.

² René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, coll. « Pluriel », 1985 (1961), 351 p.

interprétation (p. 8) : Proust serait plus proche de Nietzsche, en particulier sur la question du perspectivisme. Or même cette assertion est loin de constituer une révélation : du côté français, le Deleuze lecteur de Proust est aussi un spécialiste de Nietzsche ; en Allemagne, le volume de Roloff et Link-Heer accordait déjà une place au même auteur et, pour ce qui est des États-Unis, Landy lui-même renvoie aux travaux d'Alexander Nehamas sur Nietzsche¹.

A plus d'un titre, *Philosophy as Fiction* apparaît comme une simple application à l'œuvre de Proust des travaux de Nehamas (le parallélisme syntaxique des titres est d'ailleurs un symbole de cette transposition²), qui cite Proust en exergue³ et signale la possible proximité de l'auteur de la *Recherche* avec la conception nietzschéenne du retour de la vie sur elle-même⁴. De même, le perspectivisme a déjà fait l'objet de travaux de Descombes, au moins ; mais Landy prend soin de le marteler, la lecture de Descombes est inexacte, et le philosophe français fait partie de ce groupe d'« herméneutes de la suspicion » coupables de considérer, selon lui, que Proust n'a pas de position philosophique défendable. Disqualifiant ainsi la personne de Descombes – qui côtoie Nussbaum, Large et Ellison dans ce groupe – Landy fait l'économie d'une prise en compte réelle de ses analyses, antérieures aux siennes. En amalgamant leurs analyses pour les rejeter de manière indifférenciée, il néglige des apports qui pourraient être décisifs pour son propos : des difficultés abordées par Descombes et Deleuze ou révélées, dans un autre domaine, par les travaux de Susan Suleiman sur *Le roman à thèse*⁵ (la question de l'autorité, par exemple), sont ainsi éludées.

Landy se targue, à l'inverse de ceux qu'il présente comme de véritables conspirateurs, d'appliquer un « principe de charité » dans l'interprétation, qui rendrait justice à Proust. Cette déclaration d'intention ne saurait masquer le fait qu'il n'applique guère ce principe aux critiques qui l'ont précédé ; une telle virulence est d'autant plus frappante que Landy s'en prend à des critiques au nom de la *philosophie*, sans qu'il soit possible de saisir – sinon par intermittences, au lecteur soucieux de *reconstruire* (à son tour) son propre propos – à quelle conception il se réfère, ni l'image qu'il se fait de ce qu'est la *philosophie* dans un roman. Cette lacune fragilise un livre qui repose avant tout sur la critique caustique exercée contre ceux qui osent remettre en cause la dimension philosophique de la *Recherche*... mais en quoi consiste cette dernière ? On ne le sait pas.

On ne pourra en effet considérer que les questions du lecteur trouvent une réponse dans les déclarations rhétoriques de Landy, lorsqu'il présente la *Recherche* comme un « paradigme de la philosophie littéraire » [*literary philosophy*] qui prend la forme d'« une

¹ Alexander Nehamas, *Nietzsche, Life as Literature*, Cambridge, Harvard University Press, 1987, 288 p. ; traduction française : *Nietzsche. La vie comme littérature*, Paris, PUF, 1994, 304 p.

² Landy se souvient sans doute aussi du *Freud, Proust and Lacan: Theory as Fiction* de Malcolm Bowie (1987) qui entend « [parler] de la théorie et du désir ; des théories du désir et des désirs des théoriciens ; des théories qu'on prend pour des fictions et d'une œuvre de fiction [...] qui prend comme thème principal les douleurs et les plaisirs qui accompagnent la fabrication des théories : *A la recherche du temps perdu* » (traduction française de J.-M. Rabaté : *Freud, Proust et Lacan. La théorie comme fiction*, Paris, Denoël, 1988 p. 17-18).

³ « Et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée » (*ibid.*, p. 11 ; citation du *Temps retrouvé*).

⁴ Selon Nehamas, « Dans cette autobiographie fictionnelle [*fictional autobiography*] » qu'est la *Recherche*, les expériences désordonnées du narrateur finissent par lui permettre de devenir un écrivain, elles représentent « les parties d'un schéma unifié » (Alexandre Nehamas, *Nietzsche. La vie comme littérature*, op. cit., p. 214-215). Son parcours constitue l'exemple d'une « vie parfaite » et revenant sur elle-même, à l'image de l'éternel retour : Nehamas propose alors une analogie avec Nietzsche qui « semble penser que mener une vie parfaite, c'est arriver à savoir ce qu'est le moi qui est déjà là et vivre conformément à ce savoir » (p. 215). Nehamas fait toutefois reposer cette analogie sur une interprétation discutable, puisqu'il considère que le livre projeté par le narrateur-héros et la *Recherche* sont un même et unique texte, ce qui est depuis longtemps remis en cause par la critique proustienne.

⁵ Susan Rubin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, P.U.F., 1983, 314 p.

philosophie *de la* littérature » [a philosophy *of* literature] sans se limiter à être une « philosophie dans la littérature » [a philosophy *in* literature] (p. 11).

La discussion instaurée avec ses prédécesseurs est en outre biaisée, dans la mesure où Landy déforme leurs positions – et l'on voit que la multiplicité de références critiques ne garantit pas leur exactitude. Pour prendre un exemple parmi d'autres : à l'en croire, Morris Weitz invaliderait la possibilité d'atteindre à l'essence des choses simplement parce que quelques maximes de la *Recherche* ne fonctionnent pas : « Like his fellows Untenables, he takes the existence of one or two failed maxims to vitiate the entire system » (p. 173, n. 58). Un verbe abstrait (*vitiates*) se substitue à une analyse précise ; or ce que dit Weitz ne peut se résumer ainsi (on le verra en détail un peu plus loin). Il n'infère pas une telle conséquence de la différence entre certaines maximes proustiennes et le monde qui nous entoure, même s'il note effectivement que « la recherche des essences » les « fait se dissoudre »¹ – soulignons également que l'emploi du terme de *system* est du fait de Landy, non du critique qu'il présente de manière inexacte.

Loin d'être une nouveauté dans les études proustiennes, l'ouvrage apparaît finalement très en retard. Son désir de créer un système, en particulier, n'est pas sans rappeler les regrets exprimés il y a 50 ans par John Martin Cocking, que la théorie présente dans la *Recherche* ne soit pas une philosophie cohérente, un système, portant sur l'esthétique :

Proust [...] a rejeté, avec une ironie sceptique, tous les systèmes. Son propre essai d'esthétique [*attempt at an aesthetics*], dont le détail des observations est suggestif et entraînant, déçoit en tant que système. Il est plus suggestif au cours du roman où il est appliqué à des sujets indépendants ; il déçoit le plus dans *Le Temps retrouvé*, où tous les fragments d'explication devraient être ramassés en un système qui livrerait la clef de la vocation de Marcel [...].

Cette « esthétique » est une sorte d'artifice².

Non seulement Landy renoue avec ce type de nostalgie, ancienne, sans le dire, mais il sous-estime des travaux qui apparaissent comme précurseurs, dans le domaine des relations entre littérature et philosophie. Ainsi de Morris Weitz précisément, dont l'ouvrage de 1963, *Philosophy in Literature*, est bien plus intéressant que la lecture de Landy ne le laisse supposer, même si (mais l'on sait que chez Proust, « les “quoique” sont toujours des “parce que” méconnus »³) il présente apparemment un problème similaire dans ses présupposés.

¹ « Proust's treatment of love is the best example of the dissolution of essences in the search for them. His probing exhibition of love's great variety reveals an inexhaustible set of properties, no one of which is necessary, no collection of which is sufficient » (M. Weitz, *op. cit.*, p. 99).

² Citation complète : « Proust seems to have accepted, from all sides, observations of detail which fitted his own experience, but rejected all systems with sceptical irony. His own attempt at an aesthetics, richly suggestive and stimulating in the details of its own observations, is disappointing as a system; most suggestive in the course of the novel where it applies itself to a number of independent subjects, most disappointing in *Le Temps Retrouvé* where all the fragments of explanation ought to be brought together into a system to provide the key to Marcel's vocation. Proust had set himself an enormous problem. He had to adapt the interrelated ideas of Baudelaire, Emerson, Ruskin and so on to his own case [...]. / This “aesthetics” is a kind of trick. » (John Martin Cocking, *Proust*, Londres, Bowes and Bowes, 1956, p. 67). La traduction française provient d'un article de Richard Bales, « Les amorces pour la construction d'une vie véritable : réflexions sur le *Temps Retrouvé* », in *Cahiers Marcel Proust, nouvelle série, 11. Etudes proustiennes IV. Proust et la critique anglo-saxonne*, sous la direction de Michel Raimond, Jacques Bersani, Jean-Yves Tadié, 1982, p. 110.

³ M. Proust, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, in *A la recherche du temps perdu*, *op. cit.*, p. 430.

La critique anglophone et la *philosophie* chez Proust (2) : les palinodies de Weitz

Selon l'introduction en effet, l'ouvrage, reprenant une série de conférences, entend montrer comment « la philosophie et la littérature peuvent se combiner »¹, et analyser « le rôle que jouent les idées philosophiques dans les œuvres littéraires qui les intègrent », à partir de quatre exemples : *Candide*, *Anna Karénine*, *Hamlet* et *A la Recherche du temps perdu*. Le programme est en fait double, puisque Weitz estime également que la lecture philosophique de ces textes peut renouveler leur interprétation². La philosophie est donc pour lui, à la fois un objet et une démarche – mais il va se révéler délicat pour Weitz de tenir cette double perspective.

Weitz s'autorise de la démarche du narrateur-héros de *Du côté de chez Swann*, qui rêve de devenir écrivain, de « trouver un sujet où [...] faire tenir une signification philosophique infinie »³ ; le même revient sur son échec dans des termes identiques, quelques pages plus loin, juste avant l'épisode des clochers de Martinville :

[...] je m'attachais à me rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre, qui, sans que je pusse comprendre pourquoi, m'avaient semblé pleines, prêtes à s'entr'ouvrir, à me livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle.

Certes ce n'était pas des impressions de ce genre qui pouvaient me rendre l'espérance que j'avais perdue de pouvoir être un jour écrivain et poète, car elles étaient toujours liées à un objet particulier dépourvu de valeur intellectuelle et ne se rapportant à aucune vérité abstraite. Mais du moins elles me donnaient un plaisir irraisonné, l'illusion d'une sorte de fécondité et par là me distrayaient de l'ennui, du sentiment de mon impuissance que j'avais éprouvés chaque fois que *j'avais cherché un sujet philosophique pour une grande œuvre littéraire*.⁴

Le lecteur peut alors se demander quelle conception de la *philosophie* est mobilisée par Weitz, mais celui-ci prend manifestement au pied de la lettre une expression située très tôt dans la *Recherche*, comme s'il était possible de simplement importer une formule pour disposer d'une conception de la *philosophie* évidente et opérationnelle – alors que nombre de conceptions du héros, faut-il le rappeler, se modifient au fil du récit. Lorsque Weitz, après avoir parlé de *François le Champi*, affirme abruptement que « la *Recherche du temps perdu* est un roman philosophique » et que le dernier volume propose explicitement des « idées philosophiques »⁵ (celles de *l'Adoration perpétuelle*) dont il fait la liste, force est de constater que la répétition tient lieu de démonstration. Ce problème est d'autant plus grave que la confusion entre Proust et l'auteur de ces « idées » est récurrente : la fin du *Temps Retrouvé* est présentée comme la « culmination des thèmes philosophiques centraux que Proust a conçus »⁶ et dont Weitz propose un résumé en les paraphrasant, en les ordonnant, en les simplifiant¹.

¹ « [...] philosophy and literature can be combined » (M. Weitz, *op. cit.*, p. 1 – toutes les traductions sont de mon fait).

² « My central problem is to elucidate the aesthetic roles that philosophical ideas play in the literary works that contain them » (*ibid.*)

³ « [...] il était temps de savoir ce que je comptais écrire. Mais dès que je me le demandais, tâchant de trouver un sujet où je pusse faire tenir une signification philosophique infinie, mon esprit s'arrêtait de fonctionner, je ne voyais plus que le vide en face de mon attention [...] » (*Du côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 170).

⁴ *Ibid.*, p. 176-177.

⁵ « Although Proust compares a work of art in which there are theories to an object upon which the price is marked, *A la recherche du temps perdu* is a philosophical novel. In the last volume, the central philosophical ideas of which have already been detailed [Weitz vient d'évoquer les théories de *l'Adoration perpétuelle*], Proust does not merely imply or dramatize a theory about reality; he states it. » (M. Weitz, *op. cit.*, p. 78).

⁶ A noter l'hésitation de Weitz quant au statut à accorder aux deux moments théoriques du *Temps Retrouvé* (l'épisode dit de « l'esthétique dans le buffet » et la conclusion), puisque des deux il ne conserve que le second :

Pourtant, le texte de Weitz n'est pas loin d'anticiper les remarques de Tadié², Ricœur³ et Descombes – et de faire écho aux formules, quasiment contemporaines, de B. de Fallois et de G. Brée – sur le décalage entre théorie explicite et diégèse, ainsi que sur la primauté de celle-ci, lorsqu'il retourne (de nouveau) brutalement son propos et souligne la non-coïncidence entre les deux : non seulement « la philosophie du *Temps Retrouvé* n'explique ou ne résume pas tout⁴ » (il mentionne en particulier les métaphores et les réminiscences !), mais surtout il en vient à distinguer la leçon de l'œuvre, « la signification et la vérité philosophiques du roman » et « les assertions ontologiques et esthétiques douteuses du *Temps retrouvé* »⁵.

Il ne s'agit toutefois que de pistes que Weitz ne suit pas : il n'explique pas où se situe cette différence, pas plus qu'il ne justifie la volte-face qui l'amène à s'opposer frontalement aux assertions du début de son ouvrage. Il précise seulement où l'on peut trouver cette « philosophie » dans le roman proustien ; par ses analyses sur l'esprit humain (les émotions, la psychologie...), celui-ci serait philosophique : « si une quelconque philosophie peut, dans le roman de Proust, prétendre à la vérité, c'est dans sa compréhension de l'homme, et non dans les théories du *Temps retrouvé* sur l'art et la réalité que l'on peut les trouver »⁶. Cette nouvelle assertion n'est pas prouvée, aucune indication sur la manière dont il faut entendre cette « compréhension de l'homme » [*understanding of man*] censée éclairer le sens de *philosophie*, terme seulement défini en creux (ce qui est déjà mieux que chez Landy) ; et on notera l'étrange formule hypothétique (« si une quelconque philosophie peut... » [*if there be any philosophy*]) qui semble même revenir sur le présupposé initial de l'ouvrage – on mesure toutefois l'intérêt de la distinction.

La fin de son analyse ajoute à la confusion, puisqu'elle présente les histoires d'amour contenues dans la *Recherche* avec leurs ressemblances et différences, pour conclure que le roman propose tout un spectre de situations et de cas mais sans contenir de « théorie de l'amour, de philosophie de son essence »⁷. On peut se demander où est passée la philosophie, dans ce cas ; mais Weitz propose une définition implicite, la première de son article : « L'analyse proustienne de l'amour est philosophique, non parce qu'elle déboucherait sur une formule [...] mais parce qu'elle dramatise le fait conceptuel [*it constitutes a dramatization of the conceptual fact*] que l'amour possède des critères multiples et non essentiels »⁸.

L'ambiguïté de Weitz tient sans doute au fait qu'il conserve un terme, celui de *philosophie*, qui obscurcit son propos sans rien apporter de décisif à sa démonstration. Ses

« *Time Regained* or, at any rate, the latter part does function aesthetically as a the culmination of the major philosophical themes as Proust conceived them [...] » (*ibid.*, je souligne).

¹ Je laisse de côté d'autres exemples : Weitz estime par exemple que « the philosophy stated in the last volume explains much of the whole novel » (*ibid.*, p. 80) ; ce « travail d'exégèse » [*exegetical work*] est fait pour nous – mais peut-on superposer ainsi un livre dans son ensemble et un des moments qui le constituent ? Peut-on traiter ainsi les masses *en gros* ? Qu'est-ce qu'une *philosophie* qui s'applique à une seule œuvre ?

² Voir J.-Y. Tadié, *Proust et le roman, Essai sur les formes et techniques du roman dans A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1971 (1995), p. 420 (à propos de la primauté du récit sur la théorie).

³ P. Ricœur, *Temps et récit, II. La Configuration dans le récit de fiction* [1984], Paris, Seuil, coll. « Points », 1991, p. 246 sq.

⁴ « But the philosophy of *Time Regained* does not explain or sum up everything » (M. Weitz, *op. cit.*, p. 80).

⁵ « [...] and most importantly, the philosophical significance and truth of the novel, which are not identical with the dubious ontological-aesthetic claims of *Time Regained* » (*ibid.*, p. 81).

⁶ « Consequently, if there be any philosophy in Proust's novel that can purport to be true, it is to be found in his understanding of man, not in his theories of art and reality in *Time Regained* » (*ibid.*, p. 83).

⁷ « Proust has no theory of love, no philosophy of its essence, no formulation of a law that covers all cases. His observant intellect and imagination do not yield a definition of love but a riche harvest of love's ambiguity, vagueness and variety. » (*ibid.*, p 84-85).

⁸ « Proust's analysis of love is philosophical, not because his analysis ends in a formula, morphological or otherwise, but because it constitutes a dramatization of the conceptual fact that love has multiple rather than essential criteria. » (*ibid.*, p. 85).

derniers mots sont aussi prudents que la tournure hypothétique notée plus haut, et diluent l'idée de *philosophie* en l'associant à un autre terme (le *thème*), qui ne constitue pas un synonyme :

A la recherche du temps perdu est un roman philosophique. [...] Parmi ses thèmes figure celui, esthétique et ontologique, du dernier volume. Ce thème n'est pas un exposé sur l'art et la réalité conforme à la vérité. C'est plutôt la redéfinition explicite, propre à Proust, de « l'art » et de la « réalité ».

Un autre thème philosophique du roman est la recherche scientifique des lois gouvernant le comportement humain. [...] Pour ceux des lecteurs ou des critiques de Proust qui estiment que cette recherche aboutit, son roman est vrai d'un point de vue philosophique parce que, selon eux, il constitue la dramatisation d'un certain nombre de définitions profondes et vraies des faits qui fondent la condition humaine – parmi lesquels l'amour, la douleur, la souffrance, la connaissance et le temps.¹

Weitz se dissocie toutefois de cette lecture, estimant que Proust recherche ces lois sans les trouver, en raison de la complexité du monde, comme on l'a vu. Son analyse ne cesse donc d'osciller, tantôt hésitant à voir une dimension « philosophique » dans la *Recherche*, tantôt considérant que cette dimension va de soi, mais sans jamais préciser clairement ce qu'il faudrait entendre par là. Le texte de Weitz se révèle malgré tout important, parce que stimulant dans cette hésitation, ce va-et-vient.

Même si elles ne sont qu'esquissées ici, la confrontation de lectures françaises et allemandes ainsi que l'évocation de trois jalons dans l'histoire de la critique anglo-américaine (Cocking, Weitz, Landy), permettent de révéler la relativité de l'usage de certaines catégories et identifications qui, loin d'aller de soi, sont très *incertaines*. Proust nous invite de manière exemplaire à réfléchir aux méthodes de la littérature comparée et de la critique, comme nous le faisons aujourd'hui ; il faut toutefois ne pas en rester à une exemplarité qui empêcherait d'envisager ces questions, mais garder à l'esprit notre passé (culturel) et notre ancrage dans le présent, ainsi que les déformations qu'ils entraînent à la lecture – comme l'écrit Montaigne, « nous n'avons autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes »². Si la présence massive de certaines théories apparaît au narrateur proustien comme une « marque du prix » malvenue, ici, on peut dire que c'est le terme même de *philosophie*, collé souvent sans y penser sur l'œuvre proustienne, qui se révèle une étiquette problématique.

Il reste à poursuivre l'examen, en l'approfondissant (pour prendre en compte plus de références anglaises et américaines), en le nuancant (en soulignant bien qu'il ne s'agit pas d'opposer de manière schématique critique anglo-américaine et critique française, comme le montrent les lignes de partage au sein de la seconde et un usage variable du terme de *philosophie* visible dans la première) et en l'élargissant à des travaux publiés dans d'autres

¹ « *A la recherche du temps perdu* is a philosophical novel. Among its themes is the aesthetic-ontological one of the last volume. This theme [...] is not a true statement about art and reality. Rather it is Proust's own stipulated redefinition of "art" and "reality". / Another philosophical theme of the novel is the scientific search for the laws governing human behaviour [...] For those readers or critics of Proust who claim success in his search, the novel is philosophically true because, according to them, it is the dramatization of a number of profound, real definitions of certain controlling features of the human situation, among them love, grief, suffering, knowledge and time. » (*ibid.*, p. 87).

² Montaigne, « Des Cannibales », *Essais*, éd. de M. Rat et A. Thibaudet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 203.

langues, ou plus généraux, qui mobilisent Proust comme exemple sans appartenir à la critique proustienne. On verrait ainsi qu'il paraît naturel à une critique italienne d'évoquer la « philosophie du prestige » décelable dans la *Recherche*, sans expliquer le recours spontané à ce terme¹ ; ou qu'un ouvrage majeur sur la fiction (Cohn) multiplie les termes désignant la théorie présente dans le roman proustien, qu'elle envisage de lire comme « un ensemble d'idées » et un « discours » à la fois « essayiste » et « philosophique (psychologique, esthétique, sociologique) »². Enfin, derrière cette analyse portant sur les relations entre *philosophie* et roman proustien se profile une question, celle du choix d'un autre terme, moins problématique, pour désigner la théorie présente dans le roman, de manière claire, sans recourir aux images, quitte à se priver du pouvoir suggestif de ces dernières. Ainsi de la formule de Ricœur, pour qui, « dans la mesure où l'œuvre projette un narrateur-héros qui *pense* son expérience [...], *A la recherche du temps perdu*] peut recueillir, dans son immanence transcendante, les *débris d'une spéculation philosophique* »³.

¹ Barbara Carnevali, « Sur Proust et la philosophie du prestige », in *Les philosophes lecteurs, Fabula LHT*, n°1, 2006, en ligne : <<http://www.fabula.org/lht/1/Carnevali.html>>, page consultée le 16 mai 2008. La même critique considère que l'intégration de *philosophie* dans le roman donne naissance à un « roman-essai » (§ 2), ou évoque, au sein de la *Recherche*, la présence « [de] formes essayistes, telles que la réflexion, la sentence et la maxime » (§ 6).

² D. Cohn, *Le Propre de la fiction* [1999], Paris, Ed. du Seuil, coll. « Poétique », 2001, p. 111.

³ Paul Ricœur, Paul, *Temps et récit, II. La Configuration dans le récit de fiction* [1984], Paris, Seuil, coll. « Points », 1991, p. 252 (note).